

prière et l'action de grâces, les harmonies qui en étaient descendues.

Pauvres petites fleurs ! elles rappellent sans doute au Père de tous les fidèles, comme autrefois les fleurs des montagnes de l'Ombrie au thaumaturge d'Assise, les enfants et les ames vierges, dont la candeur embaume et réjouit le cœur du Père qui est aux cieux.

Des orangers touffus et couverts de fruits sont là, auprès de nous, et plus loin à gauche, un sentier très-étroit et inégal, monte jusqu'aux pieds d'une statue de sainte Germaine, dont la vue me rappelle de joyeux souvenirs.

Nous sommes auprès d'une fontaine dont l'eau limpide comme du cristal, tombe, avec un bruit monotone, dans un petit bassin étroit. Une écuelle en fer battu, retenue par une chaîne, permet au visiteur de se désaltérer. Un grand saule laisse retomber en pluie, autour de cette fontaine et de ce bassin ses longues branches aux feuilles tremblantes. C'est là que le Saint-Père aime à se reposer. C'est la première halte de sa promenade, aux jours où il descend du Vatican.

Nous suivons notre guide jusqu'à une volière. C'est là la seconde halte de Sa Sainteté pour donner quelques grains aux oiseaux. Le Pape jetant lui-même des miettes de pain aux petits oiseaux qui viennent picorer dans sa volière, n'est-ce pas saint François d'Assise leur jetant du blé l'hiver, lorsque la neige couvrait la terre ; et saint Jean, le disciple bien-aimé, qui se repose de ses travaux apostoliques, en jouant avec une perdrix apprivoisée ?

Les exilés et les prisonniers connaissent le charme de cette charité. La vue de cet oiseau dont l'aile rapide veut fendre les airs, et s'élever dans la lumière, et qui est condamné à voler et à se traîner sur la terre, rappelle au prisonnier les douleurs plus poignantes de sa captivité. Mais l'estime que, lorsque le pape jette la pâture à ces oiseaux, de plus grands sentiments traversent son âme et, oubliant l'enceinte étroite de sa prison, il doit penser aux peuples qui, de tous les points de la terre habitée, lui demandent le pain de l'esprit ; ou bien, comme le *Voyant* mélancolique de la terre de Hus, sentant le dégoût de la terre envahir son âme découragée, il doit penser que l'enceinte de ce monde est encore trop étroite pour notre âme, dont les ailes ne peuvent planer que dans les profondeurs de l'immensité.

Je suivais le courant de ces réflexions quand le familier nous dit : Le Saint-Père fait aussi son pèlerinage à Lourdes ; venez ! Lourdes et sainte Germaine ! j'avais retrouvé la France au Vatican. Elle ne veille plus au fort Saint-Ange ; mais elle est là encore sous la bénédiction de Pierre, sous la houlette et dans le cœur de son successeur, et c'est la seule nation dont j'ai rencontré ici le souvenir.

Cette imitation de la grotte de Lourdes, placée dans un angle à peine éclairé, et formée par un mur et par une allée d'acacias, est chère aux serviteurs du Vatican. Ils viennent, tous les jours, y déposer un bouquet, à côté d'une eau jaillissante, aux pieds de la Vierge immaculée. Qui dépose le bouquet ? Tantôt un serviteur, tantôt un autre, mais les fleurs n'y se fanent jamais. Elles se renouvellent comme l'amour et la piété des pèlerins.

L'aperçu, en levant la tête, deux palmiers élevés qui surplombent extérieurement sur le jardin du Vatican. Voyez-vous cette maison sur cette hauteur ? Garibaldi voulait l'acheter, autrefois pour surveiller et guetter le Pape, elle est assise sur le Monte-Mario. Le Vatican serait ainsi enfermé entre l'ayenturier de Monte-Rofondo et les soldats de Victor-Emmanuel. Pourquoi ce souvenir amer et ces spectacles douloureux, sur cette terre et dans ces jardins où tout semble aimer, bénir, prier ?

R. P. HOUËR.

Rome, capitale du monde.

Nous citons ici un extrait du remarquable discours prononcé par M. de Falloux, alors ministre de l'Instruction publique, à la séance du 1er août 1849. A 33 ans d'intervalle, ce discours s'applique lettre pour lettre, et semble fait expressément pour la position actuelle, avec la seule différence que le reproche que M. de Falloux adressait à la gauche d'alors peut être fait à toute la France d'aujourd'hui :

Quel est le rôle que nous donnons à Rome, nous ? Ce n'est pas celui de république romaine, dont elle connaît bien la chimère, le péril, l'inanité ; c'est le rôle qu'elle occupe dans le monde depuis dix-huit siècles et que nous, nous voulons lui restituer. C'est celui de la capitale de la république universelle chrétienne. (Exclamations à gauche. A droite : Très bien ! très bien !). C'est celui de la première ville du monde ; nous voulons lui rendre le nom qu'elle porte avec tant de gloire et de fierté : le nom de Ville Eternelle, nom que vous lui donnez encore par distraction, lorsque vous lui enlevez les conditions qui la font telle. Paris est la capitale de l'intelligence et des arts, nous le disons tous les jours ; qui est-ce qui a songé à appeler Paris la ville éternelle ? Londres est la capitale du plus grand mouvement maritime et commercial du monde ; qui est-ce qui a songé à appeler Londres la ville éternelle ? Qu'est-ce qui fait que Rome continue à porter ce titre magnifique que personne ne lui conteste ? C'est précisément ce nom que je lui donnais au milieu de vos murmures ; c'est qu'effectivement elle est la capitale, la vieille capitale de la république chrétienne, c'est qu'elle est la seconde patrie de tout le monde. (Applaudissements à droite.) Ce que vous voulez faire de Rome, c'est la république de quelques milliers de républicains chimériques ; nous voulons, nous, en faire le pays dans lequel, après le sien, tout le monde est venu apporter sa pierre, son respect, ou la poussière même est imprégnée de vénération, du sang des saints, des héros, des martyrs. Voilà ce qui fait de Rome la ville éternelle ; voilà ce que c'est que Rome, voilà ce qu'elle veut être, voilà ce qu'elle continuera d'être ! (Interruptions à gauche. — Le président : Sachez au moins, respecter le talent. — Ecoutez, écoutez ce qui, dans une assemblée délibérante, peut vous faire honneur. — A droite : Bravo ! bravo ! très bien !)

LA PAPAUTÉ ET LES GOUVERNEMENTS.

Pourquoi, depuis un siècle, les gouvernements ne peuvent-ils plus se maintenir, et le souffle révolutionnaire, en passant sur leur tête, les renverse-t-il tous tour à tour ? Pourquoi ceux qui, jusqu'à ce jour, ont su résister aux orages, tremblent-ils en ce moment sur leur base ?

Il n'y a qu'une cause à tant de bouleversement ; elle est toute dans un seul fait :

L'abandon de la Papauté !

Les gouvernements, au lieu de chercher à s'appuyer sur la Papauté, en lui demandant lumière et protection, ont toujours redouté ou méprisé, son influence et se sont successivement éloignés de Rome ; ils l'ont délaissée, et alors ils ont péri ou sont sur le point de périr.

La dynastie de Pierre, au contraire, est la seule qui se soit maintenue depuis dix-neuf siècles. Son gouvernement est le seul que l'on a pu et que l'on ne saurait ébranler ! La violence et l'ingratitude ont ravi plusieurs fois à la Papauté sa couronne temporelle, mais la foi des